

NOTICE BIOGRAPHIQUE

L'éclectique est un philosophe qui foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot tout ce qui subjugué la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience et de sa raison ; et de toutes les philosophies, qu'il a analysées sans égard et sans partialité, s'en faire une particulière et domestique qui lui appartienne : je dis, une philosophie particulière et domestique, parce que l'ambition de l'éclectique est moins d'être le précepteur du genre humain, que son disciple ; de réformer les autres, que de se réformer lui-même ; d'enseigner la vérité que de la connaître. Ce n'est point un homme qui plante ou qui sème ; c'est un homme qui recueille et qui crible. Il jouirait tranquillement de la récolte qu'il aurait faite, il vivrait heureux, et mourrait ignoré, si l'enthousiasme, la vanité, ou peut-être un sentiment plus noble ne le faisait sortir de son caractère.

Denis DIDEROT, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772).

Je suis né le 14 août 1948 à Spa, en Belgique. Mes parents avaient quitté la France pour s'installer en Belgique. La guerre ruina tous leurs espoirs. Mon père disparut alors que j'étais à peine né et ma mère se retrouva seule pour nous élever, mon frère Guy, ma sœur Maryse et moi. Elle s'installa à Liège, ville plus grande et qui offrait, pensait-elle, plus de possibilités d'emploi. Mais les années de l'immédiat après-guerre furent dures pour tout le monde.

Natifs de Loudéac, en Bretagne, mes parents n'avaient guère fréquenté l'école. Ma mère avait cependant une très bonne plume et écrivait sans faute ; elle avait appris à écrire, disait-elle fièrement, en travaillant au service de personnes riches et instruites. Elle avait une bonne culture littéraire ; chaque fois que nous pouvions nous le permettre, nous allions au théâtre, à l'opéra ou au concert et, adolescent, j'ai souvent été étonné de l'entendre discuter de ce qu'elle avait lu ou entendu à la radio. La culture personnelle m'est dès lors apparue comme le plus précieux des biens que l'on puisse acquérir par soi-même.

À l'école primaire, les matières où j'excellais étaient le français, le néerlandais, l'histoire et la géographie ; j'adorais la lecture et plus je lisais, plus je désirais découvrir de nouvelles choses ; j'éprouvais certaines difficultés en mathématique, en dessin et en éducation physique. Pour mon douzième anniversaire, ma mère m'offrit un *Petit Larousse illustré*. J'étais si heureux que je me mis à le lire systématiquement, page après page ; il me fallut six mois pour arriver à la fin de la lettre Z. Je ne réalisais pas que cet exercice transformait ma vie. Évidemment, je n'avais retenu que peu de choses de cette naïve lecture, mais l'expérience m'avait donné une impulsion qui ne me quitterait plus jamais. Pour mes 13 ans, je demandai en cadeau une bible magnifiquement reliée que j'avais vue dans une librairie. J'entrepris... de la lire entièrement. Au bout de six mois, je constatai que je n'avais pas bien compris certains passages... et je recommençai. À 14 ans, comme pour me calmer, on m'offrit le *Grand Larousse encyclopédique* en 10 volumes, mais celui-là, je n'en ai pas fait une lecture continue !

Vint le temps de m'inscrire au secondaire. Je rêvais de suivre le programme des humanités « classiques », mais ma mère, inquiète de mon avenir, insista pour je fasse des études techniques afin que la connaissance d'un métier me permît de gagner ma vie. Sur le conseil d'un professeur, elle m'inscrivit au programme d'études en imprimerie du Collège technique Don Bosco, un programme d'une durée de six ans (technicien en imprimerie). Je dois dire que c'était un excellent choix. L'imprimerie, définie, dit-on, par Lamartine comme « le plus intellectuel des métiers manuels », m'offrait l'opportunité de travailler des mains aussi bien que de la tête et d'étudier les sciences (chimie, physique, sciences naturelles), les arts (dessin, histoire de l'art), les langues (néerlandais, anglais, allemand) et les techniques. L'horaire hebdomadaire était surchargé : outre les cours techniques (atelier de typographie, composition à la linotype, photographie d'imprimerie, gestion des entreprises, etc.), nous avions presque tous les cours de ce que l'on appelait alors les « humanités modernes » (notamment commerce, droit social, anglais, allemand et néerlandais). Mes matières de prédilection étaient toujours la littérature, l'histoire, la géographie et les langues. J'avais un professeur de français un peu libre-penseur sur les bords, monsieur Michel Decamps, qui nous faisait lire des extraits d'ouvrages philosophiques (je me souviens de l'un d'eux : « La loi des trois états », extrait du *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte) et nous proposait un programme individuel et volontaire de lecture : lire au moins un roman ou une nouvelle par semaine en suivant une liste que nous établissions avec lui ; en plus, il ne nous imposait pas la censure que d'autres auraient appliquée. Ce professeur m'a donné le plus beau cadeau que l'on puisse offrir à un jeune élève : le goût de faire des efforts pour apprendre. Grâce à M. Decamps, j'ai lu l'œuvre intégrale d'Honoré de

Balzac, Gustave Flaubert, Jules Verne, André Malraux, André Gide, Racine, Corneille, Jean Giraudoux, etc.

J'étais également très intéressé par la musique ; je suivais des cours de chant au Conservatoire royal de musique de Liège ; trop nerveux, j'étais malheureusement incapable de jouer du piano. Sans doute touché par mon intérêt pour la littérature, Jean-Claude Bégasse, un ami d'enfance de mon frère qui était devenu professeur de latin et de grec, me donna gratuitement des cours privés et me fit apprécier les textes classiques. Je pus voyager un peu en Europe avec les « moyens du bord », c'est-à-dire comme un jeune étudiant peu fortuné : en « voyage organisé » ou en me déplaçant avec la chorale d'hommes dont je faisais partie. J'ai visité plusieurs régions de France où nous avions de la famille, l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie, la Yougoslavie, la Bulgarie où habitaient de nos amis, la Grèce, etc. Je préparais minutieusement ces voyages et j'apprenais les rudiments des langues des pays que je visitais. La Belgique est si petite qu'il n'est pas difficile, en la parcourant, de se retrouver soudain en terre étrangère !

Né en Belgique de parents français, j'étais considéré comme étranger en Belgique, la loi du sang y prévalant sur la loi du sol. À 18 ans, on me somma d'opter pour une des deux patries. Je choisis de devenir belge et fus exempté du service militaire français. Mais j'eus aussi la chance de ne pas faire mon service militaire en Belgique : l'armée belge, dont les budgets étaient restreints, avait alors un grand « surplus » de soldats (consécutif au *babyboom* d'après-guerre) et réformait tous ceux qui le demandaient avec insistance. Le sujet de conversation préféré de ma mère était la guerre ; ses interminables lamentations sur les atrocités que les Allemands avaient fait subir aux Français avaient provoqué en moi un sentiment de rejet : j'étais devenu un antimilitariste convaincu. Je demandai à être réformé et, le jour de l'examen médical, je jouai si bien la comédie que l'on me trouva une « déficience » physique ! Cependant, la nationalité belge que j'avais ainsi acquise était ce que l'on appelait la « petite » nationalité : elle me privait de certains « privilèges », notamment celui de devenir fonctionnaire, policier, avocat, juge, etc., alors que la « grande » nationalité offrait ces mêmes « privilèges » (qui sont en fait des droits) à ceux dont les parents étaient déjà belges. Je n'avais aucune de ces vocations mais, malgré mon accent, je ne me sentais pas entièrement chez moi dans ce pays qui ne me reconnaissait pas vraiment comme un des siens.

Mon diplôme d'études techniques ne me permettait malheureusement pas d'être admis à l'université en Belgique. Il fallait que je travaille. Mon frère avait immigré en 1964 et s'était trouvé à Montréal un emploi dans ce qu'il aimait le plus :

l'aéronautique. En 1967, après un détour par New York, je visitai l'Expo. Ce fut la révélation de ma vie. Ce pays splendide, si grand, si vaste, laissait place à l'imagination la plus folle, aux projets les plus audacieux, aux espoirs les plus insensés. Tout y était possible – pas toujours facile, mais toujours possible. Il était habité par un peuple rieur épris de liberté. Tout cela contrastait violemment avec la société sclérosée d'une Belgique vieillotte, complètement paralysée par les hiérarchies, les lois archaïques, les passe-droits des plus riches, etc. Au Québec, je pourrais aller à l'université, y étudier ce que je voulais, tenter les expériences les plus diverses ; en outre, je deviendrais un citoyen comme les autres, accepté sans arrière-pensée par des gens souriants qui m'attendaient les bras ouverts. Le jour de ma majorité légale (21 ans à ce moment-là en Belgique), je renouvelai mon passeport et un mois et demi après, le 29 septembre 1969, j'arrivai à Montréal avec le statut d'immigrant reçu. Je ne suis retourné pour la première fois en Belgique qu'en 2003, pour un court voyage d'une semaine, après une absence de 34 ans.

En fait, j'ai eu le coup de foudre pour ce pays si beau ; je l'ai choisi pour y planter mes racines et j'ai pu m'y épanouir.

Mon métier d'imprimeur m'a permis de vivre décemment durant une dizaine d'années et, en même temps, j'ai exploré divers domaines d'activités : j'ai fait un peu de journalisme à la pige, j'ai maintenu en vie pendant six mois un petit journal communautaire, j'ai été l'un des premiers au Québec à produire et animer des émissions de télévision communautaire ; j'ai aussi suivi des cours généraux au Collège de Maisonneuve, des cours d'anglais à l'Université McGill, etc. Le meilleur emploi que j'ai eu était celui de correcteur d'épreuves à la section commerciale du journal *The Gazette*, que ma bonne connaissance de l'anglais et de l'imprimerie me permettait d'exercer. J'avais la chance de travailler la nuit, ce qui me laissait de longs moments de loisirs le jour. Au Collège de Maisonneuve, j'avais eu un professeur, Claude Bertrand, qui m'avait montré l'immense richesse de la philosophie. C'est alors que je me décidai à m'inscrire à l'université. Cela faisait cinq ans que j'étais arrivé ; il était temps d'agir. Mon choix serait la philosophie, la plus « englobante » des disciplines. Tout en travaillant à plein temps la nuit, je m'inscrivis à plein temps au programme de baccalauréat en philosophie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Pourquoi l'UQAM ? Parce que je savais que l'épistémologie était un des secteurs privilégiés par cette université ; parce que je me sentais plus à l'aise dans cette branche que dans d'autres, sans doute en raison de mon métier qui me rapprochait davantage des sciences et des techniques que des autres secteurs de la pensée humaine et aussi... parce que le campus de l'UQAM était si proche de la *Gazette* et que je pouvais y aller à pied !

Dès mon entrée à l'UQAM – la même semaine, en fait –, je sus que j'avais trouvé ma voie : la diffusion du savoir par tous les moyens dont on dispose – l'enseignement, l'écriture, les conférences, etc. Le directeur du module, qui devint par la suite mon directeur de maîtrise, le professeur Robert Nadeau, me proposa de l'aider à mettre en œuvre un centre de recherche en épistémologie. Je travaillais donc à temps plein à la *Gazette*, à temps partiel à l'UQAM et je suivais les cours à temps plein en philosophie. Cela dura trois ans et demi, jusqu'à ce que, en janvier 1979, on me propose un poste de professeur de philosophie à l'École nationale d'aérotechnique du Collège Édouard-Montpetit à Saint-Hubert, poste que j'occupai jusqu'en janvier 2010. Au campus principal du Collège, à Longueuil, j'avais désormais pour collègue Claude Bertrand, qui avait entretemps changé d'institution ; à l'École, par contre, j'étais tombé face à face, dans un couloir, avec mon frère, qui avait été engagé en même temps que moi pour donner des cours de dessin technique et de fabrication aéronautique. Guy allait devenir en 1988 directeur de cette école. Il mourut dans un accident de voiture en 1996.

Entretemps, je m'étais marié une première fois, en 1973, avec une jeune Arménienne, mais ce mariage était une erreur. Deux ans plus tard, je demandais le divorce et j'obtenais la garde exclusive de notre fille, Natacha, née le 1^{er} novembre 1974. Je quittai Mikaéla le 21 mars 1976, pris un appartement rue Mansfield, au centre-ville, puis rencontrai une jeune Polonaise, Krystyna le 21 mai de la même année, dans une soirée-bénéfice organisée par Sauvons Montréal, l'ancêtre de l'organisme Héritage-Montréal. Ce soir-là, en dansant avec elle, j'avais le sentiment de la connaître depuis toujours. Même si elle s'exprimait difficilement en anglais et en français, nous trouvions le moyen de communiquer. Après la soirée, nous décidions de rester ensemble ; je le lui ai dit et elle m'a répondu qu'elle était d'accord. Elle et moi n'avions qu'une parole. Nous ne nous sommes jamais plus quittés et avons élevé ensemble Natacha. Nous nous sommes mariés en 1977, peu après l'obtention de mon divorce. Il y a maintenant 45 ans que nous partageons tout. Krystyna m'a toujours soutenu dans tous mes projets, nous avons affronté ensemble les épreuves, et elle m'a donné une raison de plus d'aimer la vie. Chaque année, nous fêtons le 21 mai, et non notre anniversaire de mariage.

À l'époque, ce qui m'intéressait le plus était l'épistémologie des sciences de la nature, et en particulier des sciences du vivant. Plusieurs années auparavant, j'avais lu l'*Origine des espèces*, de Charles Darwin, et je voulais en faire un sujet d'étude. C'est alors que Robert Nadeau me fit découvrir les épistémologues anglo-saxons et, notamment, Karl R. Popper, un philosophe qui niait le caractère scientifique de la théorie darwinienne de l'évolution. Mon mémoire de maîtrise porta donc sur les raisons évoquées par Popper pour dénier tout caractère scientifique à

cette théorie et plus généralement sur les caractéristiques de sa philosophie de l'histoire. Robert fut mon mentor : il m'apprit la rigueur du travail scientifique et l'art de donner un bon cours.

La maîtrise en philosophie terminée, je voulus m'inscrire au doctorat en histoire des sciences. L'Université de Montréal offrait ce programme, mais, venant de philosophie et d'une autre université, je me vis imposer une propédeutique dont je n'avais vraiment que faire. Alors directeur du Département d'histoire, le professeur Nicolas Oikonomidès, conscient de mes besoins réels, me proposa d'éviter cette propédeutique inutile en m'inscrivant dans le nouveau programme de maîtrise en histoire « sans mémoire » – qui exigeait néanmoins la rédaction d'un petit mémoire de 50 pages (un mémoire dans le programme de maîtrise « avec mémoire » devait faire 100 pages), un examen général devant jury et une scolarité de sept séminaires (au lieu de cinq dans le programme « avec mémoire ») ! Ce programme, beaucoup plus lourd que le programme régulier, avait été implanté dans le but de redonner à certains étudiants ayant abandonné la maîtrise, l'occasion de terminer celle-ci honorablement ; bien entendu, on y acceptait aussi d'autres candidats qui, comme moi, le trouvaient intéressant pour d'autres motifs ; malheureusement, cette initiative ne connut pas le succès escompté, sauf pour deux étudiants sur les huit qui s'y étaient inscrits, au nombre desquels je figurais. Dans la foulée des préoccupations poppériennes qui étaient alors les miennes, je résolus d'orienter ma recherche vers l'impérialisme britannique, curieux de sonder les motivations profondes de Popper pour rejeter toute forme de totalitarisme, qu'il soit politique ou scientifique. Je fis, sous la direction du professeur Jean Dimakis, un « mini-mémoire » de quelque 70 pages sur l'impérialisme britannique (1870-1914), prélude à une étude plus sérieuse de celui de la science. Entre temps, j'avais approfondi ma connaissance des philosophes des XVIII^e et XIX^e siècles et publié plusieurs textes tout en participant activement aux activités de sociétés savantes, notamment la Société de philosophie de Montréal dont je fus le président de 1988 à 1990.

Admis au doctorat en histoire des sciences, j'eus encore la chance de trouver sur ma route un second mentor qui acheva magistralement le lent et patient travail de formation qu'avaient commencé MM. Decamps, Bertrand et Nadeau : le professeur Othmar Keel, qui accepta de me guider dans la rédaction d'une thèse que je voulais complète et définitive sur un sujet qui me hantait depuis des mois : la sociobiologie humaine, dont le caractère antiscientifique et les dangereux aspects idéologiques m'intriguaient au plus haut point. Ma thèse devait être une synthèse multidisciplinaire de toutes mes préoccupations éthiques, philosophiques et historiques, refléter ma personne aussi bien par son style littéraire que par son érudition ; elle devait être aussi bien un ouvrage d'épistémologie qu'une analyse

historique et une critique au niveau de l'éthique scientifique. C'est ce qu'elle fut, et largement grâce à M. Keel.

Dans la vie de tout individu, il existe ce que Camus appelle des « moments solaires » : des instants inoubliables qui marquent l'être de manière indélébile et le font frémir d'émotion. J'ai connu plusieurs de ces moments : le premier jour où j'ai mis les pieds à l'Expo'67 ; le jour de mon arrivée au Québec ; le jour où j'ai appris que l'on m'acceptait à l'université, et en philosophie de surcroît ; la naissance de ma fille Natacha, le 1^{er} novembre 1974, et le jour où, après avoir soutenu ma thèse, j'ai entendu le professeur Samir Saul, président du jury, me dire : « Monsieur Ruelland, nous vous souhaitons la bienvenue au sein de ce petit monde des docteurs. »

Ce furent d'autres moments solaires lorsque je donnai mon premier cours de bioéthique au Département des sciences de la santé de l'UQTR en 1986 et mon premier cours au Département d'histoire de l'Université de Montréal en 1988. À ce moment-là, j'ignorais encore que le Département d'histoire me confierait non seulement des cours d'histoire des sciences, mais aussi des cours d'histoire de la médecine et de muséologie, et qu'il m'honorerait en 1999 en me nommant professeur associé.

Le doctorat terminé, j'avais vraiment le sentiment d'être arrivé à dépasser ma condition sociale initiale, chose impossible en Belgique, et de réaliser un de mes rêves : pousser aussi loin que possible une réflexion articulée sur les sciences. Les sciences aussi bien que les arts m'intéressaient depuis toujours ; je n'avais jamais pu vraiment choisir entre ces deux domaines d'étude, chacun d'eux m'apparaissant également important pour le maintien de l'équilibre mental et le développement harmonieux des deux hémisphères du cerveau. Je nourrissais l'idée que je devais m'intéresser aussi bien aux sciences qu'aux arts et même m'en servir pour les éclairer mutuellement ; un intellectuel est selon moi ce que Diderot définit comme un « éclectique » dans l'*Encyclopédie* : un individu qui refuse la spécialisation étroite et crée des liens légitimes entre divers domaines de la connaissance. La spécialisation à outrance, encore à la mode dans les universités, ne m'a jamais séduit.

Un ami historien, Jean-Paul de Lagrave, m'avait sensibilisé dès 1985 à l'importance de préserver le patrimoine québécois et, en particulier, le patrimoine technologique, qui s'en allait littéralement à la dérive. Devant les progrès rapides de l'informatique, je voyais disparaître à grande vitesse le métier de typographe tel que je l'avais appris. Avec un groupe de gens du métier, je tentai sans succès de créer un musée de l'imprimerie. Sans doute à cause de la nature du lieu où j'enseignais, une école d'aérotechnique, la préservation du patrimoine aéronautique m'intéressait

tout autant. Là encore, j'échouai dans mon projet de fonder un musée de l'aviation. L'ignorance des raisons profondes de ces échecs me donnait la justification, s'il en fallait une, de parachever ma formation générale.

J'ai toujours entretenu un certain goût pour la musique et la poésie, et j'ai vécu entouré d'artistes : mon frère Guy et son fils Guy Jr peignaient sur toile ; ma fille peint également ; ma nièce, Mireille, la fille de ma sœur Maryse, enseigne le piano au Conservatoire de Verviers, près de Spa ; plus jeune, je me suis essayé à la sculpture. Bref, j'estime qu'un intellectuel ne doit pas repousser ses propres aspirations, même si elles sont très diversifiées et quelque peu contradictoires. J'ai réglé ce problème tout en trouvant réponse à mes multiples questions sur les arts, la préservation du patrimoine et la gestion des petits musées et des expositions : après mon doctorat en histoire des sciences, j'ai complété une (troisième) maîtrise en muséologie.

En 1986 parut mon premier livre, rédigé avec Jean-Paul de Lagrave. Jean-Paul, qui avait une bonne plume et surtout une expérience d'écrivain antérieure à la mienne, m'a appris à oser faire ce que j'avais envie de faire depuis longtemps : publier mes idées. Après cela, j'en ai écrit une cinquantaine d'autres, dont plusieurs avec la collaboration de confrères, sans compter de nombreux articles, des préfaces, des recensions d'ouvrages, des poèmes, etc. Ils parlent de tous les sujets qui me tiennent à cœur. Cette fièvre de l'écriture ou, comme l'appelait malicieusement un jour une amie, ma « graphomanie », a toutefois eu une utilité sociale inattendue : durant presque une dizaine d'années, j'ai présidé aux destinées de la Société des écrivains canadiens qui a encouragé de nombreuses personnes à développer leurs talents littéraires et à les porter à la connaissance du public. Au moins sous cet aspect, mon obsession pour l'écriture n'aura pas été vaine.

En consultant la liste de mes écrits, on peut avoir l'impression qu'ils vont dans tous les sens, mais ils reflètent cependant une seule démarche : celle d'un chercheur qui tente, tant par l'histoire que par la philosophie ou la littérature, de transmettre ses valeurs intellectuelles et morales. C'est dans cet esprit que je donne mes cours de muséologie. La muséologie n'est pas seulement pour moi une simple technique ou un corpus théorique ; elle est d'abord une démarche personnelle, la découverte de l'individu, de ses goûts, de ses aspirations, de ses valeurs, de ses capacités et de ses préjugés à travers la visite des expositions et l'exploration du monde muséal. L'étude de la muséologie doit révéler à l'étudiant dans quelle mesure son goût pour l'histoire ou pour quelque autre discipline peut l'amener à mettre ses connaissances à la disposition de ses congénères. À l'image de la philosophie ou de la science, la muséologie comprend certes des théories, des auteurs, des textes,

une méthodologie, des pratiques reconnues ; multidisciplinaire, elle établit des liens étroits avec d'autres disciplines (histoire, anthropologie, physique, chimie, etc.), mais ce ne sont là que des moyens dont dispose le futur muséologue pour se former lui-même.

Toutefois, la muséologie n'est pas la seule discipline que j'enseigne. Le directeur du Département d'histoire, M. Michael J. Carley, m'a confié les cours d'histoire contemporaine et m'a permis, à deux reprises, de donner le cours d'histoire moderne. Ce n'est pas une moindre marque de confiance !

En s'inscrivant à un programme d'études, chacun sait qu'il ne recevra pas seulement des informations, mais qu'il acquerra également une formation dont l'utilité première sera d'informer et de former à son tour d'autres personnes et d'influencer la société tout entière en la construisant. Cette perspective devrait suffire à persuader les étudiants qu'aucune connaissance n'est vaine, qu'aucune connaissance ne vit sans entretenir de contact avec d'autres connaissances connexes mais aussi avec des connaissances qui lui sont hétérogènes et que nulle cause ne mérite autant l'effort que l'on peut consentir que celle de s'épanouir personnellement par l'étude tout en assurant le progrès des sciences et des arts et le bonheur d'autrui.

Le 15 janvier 2010, j'ai pris ma retraite du Collège Édouard Montpetit, après 31 ans de bons et loyaux services, Cette décision en a entraîné une autre : j'ai cessé de fumer le 25 novembre 2009, sans autre aide que ma volonté, et je n'ai jamais recommencé. En mai 2018, j'ai également pris ma retraite de l'Université de Montréal, après 30 de services à titre de professeur associé. Ces deux pensions institutionnelles, ajoutées à mes deux pensions gouvernementales, à celles de Krystyna et aux cachets de conférenciers et de professeur invité, aux droits d'auteurs, à mes émoluments de traducteur, etc., me procurent une confortable retraite – rien de très opulent, mais de confortable.

Depuis que j'ai pris ma première retraite, en 2010, je n'ai jamais été aussi occupé. Je remplis contrat sur contrat pour des musées (recherches, commission d'expositions, rédaction de textes, traductions, secrétariat, etc.) et des sociétés savantes (conférences) ou des universités (conférences, cours aux personnes âgées). Cela me laisse quand même un peu de temps pour écrire des textes de fiction : poésie, roman, essai, comme d'habitude, en histoire, en philosophie et en muséologie ; je participe à des congrès où je présente des conférences, et à des ouvrages collectifs dans lesquels j'écris un ou deux chapitres. Durant la pandémie de coronavirus Covid-19 qui a sévi depuis 2019 (nous sommes en 2021 et elle n'est

pas finie), j'ai tant écrit que j'attends actuellement (3 octobre 2021) la publication de 13 textes écrits durant les douze derniers mois.

L'écriture reste pour moi le mode d'expression qui me sied le mieux. D'autres choisissent la peinture, le sport ou la cuisine, mais moi, c'est l'écriture. Toute ma vie a été axée sur la lettre, d'abord en typographie et en imprimerie, puis en recherche et en écriture, toute ma vie a été dirigée par une sorte de symbiose de mon esprit avec l'écriture. J'y ai trouvé ma voie. Je crois que c'est cela, le bonheur ou, du moins, une partie du bonheur, celui-ci étant, plus largement, la satisfaction profonde que l'on éprouve, au crépuscule de la vie, d'avoir ce que l'on a et d'être ce que l'on est au moment de mourir.

Jacques G. Ruelland